

Quoiqu'il en soit, des dispositions heureuses de François, c'était surtout pour ses qualités extérieures qu'il était regardé et traité par ses amis comme le chef de la jeunesse, et on le voyait souvent, suivi d'une troupe nombreuse de compagnons, tous couronnés de fleurs, parcourant les rues, le soir, avec des torches et en chantant ; lui, le bâton de commandant à la main.

Or, Dieu qui en ce temps parlait aux prélats de l'Eglise et aux âmes les plus saintes pour leur révéler les maux qui menaçaient l'œuvre de son divin Fils, ne dédaigna pas de parler à cette âme si vive, si légère, si éprise de plaisir, mais qui, dans ses plus grands entraînements, avait au moins conservé précieusement ces qualités excellentes, si chères au cœur de Dieu, la bonté, la compassion, la pureté, et l'aversion du mal.

François entendit cette voix, d'abord avec surprise, mais il ne la repoussa pas ; il vit les dangers épouvantables que courait le monde ravagé par l'impiété et le débordement des plus affreuses passions ; il gémissait en considérant son Maître de nouveau immolé et tourmenté sur la croix ; il se désolait en pensant aux maux de l'Eglise, et en voyant sur le penchant des abîmes les âmes qu'il aimait le plus en ce monde, et après s'être livré à ces pensées, en même temps il ressentait un grand vide dans son cœur. Dieu le rendait chaque jour plus sensible aux maux de l'iniquité croissante, et le monde avec ses espérances et ses joies s'évanouissait à ses yeux comme une vaine image. Ce qui occupait de plus en plus son cœur, c'était son Dieu